

ALAIN M. BERGERON

ZAK LE FANTÔME



Zak, le fantôme

Dans la collection Chat de gouttière

1. *La saison de basket de Fred*, de Roger Poupart.
2. *La loutre blanche*, de Julien Lambert.
3. *Méchant samedi !*, de Daniel Laverdure.
4. *Swampou*, de Gérald Gagnon.
5. *Zapper ou ne pas zapper*, d'Henriette Major.
6. *Un chien dans un jeu de quilles*, de Carole Tremblay.
Prix Boomerang 2002.
7. *Petit Gros et Grand Chapeau*, de Luc Pouliot.
8. *Augustine Chesterfield*. 'rg'i ct f kgp 'f gu'xqgwz 'uget gu,
de Chantal Landry.

Du même auteur chez le même éditeur

C'était un 8 août, roman, coll. Graffiti, 1999, finaliste au
Prix Hacktamak 2002.

L'arbre de Joie, roman, coll. Ma petite vache a mal aux
pattes, 1999. Prix Boomerang 2000.

Zzzut !, roman, coll. Ma petite vache a mal aux pattes,
2001. Prix Communication-Jeunesse 2002.

Mineurs et vaccinés, roman, coll. Ma petite vache a mal aux
pattes, 2002.

Mon petit pou, roman, coll. Ma petite vache a mal aux
pattes, 2003.

Zak, le fantôme

roman

Alain M. Bergeron

et une bande dessinée de
Martin Goneau



case postale 36563 — 598, rue Victoria
Saint-Lambert (Québec) J4P 3S8

Soulières éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada et la SODEC de l'aide accordée à son programme de publication et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'Aide au Développement de l'Industrie de l'Édition (PADIÉ) pour ses activités d'édition. Soulières éditeur bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec – du gouvernement du Québec.

Dépôt légal: 2003
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

Données de catalogage avant publication (Canada)

Bergeron, Alain M.

Zak, le fantôme
(Collection Chat de gouttière ; 10)

Pour les jeunes de 9 à 11 ans.

ISBN 2-922225-83-6

I. Goneau, II. Titre. III. Collection.

PS8553.E674Z34 2003 jC843'.54 C2002-941852-6

PS9587.E674Z34 2003

PZ23.B47Za 2003

Illustration de la couverture
et illustrations intérieures :
Martin Goneau

Conception graphique de la couverture :
Annie Penrec'h
Logo de la collection :
Dominique Jolin

Copyright © Soulières éditeur, Alain M. Bergeron
et Martin Goneau

ISBN EPDF 978-2-89607-341-2

Tous droits réservés



*À Robert,
celui par qui tout a commencé.*

IL Y A UN FANTÔME DE TROP DANS MA CLASSE. PLUTÔT ORIGINAL POUR CÉLÉBRER L'HALLOWEEN.



POUR LA FÊTE DE L'HALLOWEEN, NOTRE PROFESSEUR, FRANÇOISE FORTIER, NOUS A DEMANDÉ DE NOUS COSTUMER.

EN QUELQUE CHOSE QUI SE RAPPROCHE DE VOTRE PERSONNALITÉ.



ALORS, JE ME SUIS DÉ-GUISÉE EN CITROUILLE.



NOUS SOMMES 23 ÉLÈVES DANS MA CLASSE, MOI INCLUSE.
QUAND L'ANNÉE A DÉBUTÉ, MA PROFESSEURE M'A CHARGÉE
DE PRENDRE LES PRÉSENCES. J'AI MIS AU POINT UNE
MÉTHODE INFAILLIBLE — JE N'AI QU'À COMPTER LE
NOMBRE DE TÊTES.



LE MATIN DE L'HALLOWEEN,

J'AI DONC RÉPÉTÉ MON EXERCICE QUOTIDIEN POUR EN
ARRIVER À 23. LE COMPTE EST-IL BON? NON, PARCE
QUE CETTE FOIS-CI, JE NE M'ÉTAIS PAS INCLUSE.

JE SAIS QUE JE NE ME SUIS PAS TROMPÉE:
LES MATHS C'EST MA MATIÈRE!



2 SUR LE COUP, JE N'EN AI PAS PARLÉ À FRANÇOISE.
D'ABORD, IL N'Y A AUCUN ABSENT DANS SA CLASSE. ET JE
SUIS BIEN INTRIGUÉE PAR LA SITUATION: UN INTRUS S'EST
GLISSÉ DANS LA CLASSE.

JE N'AI PAS EU À PASSER
JOURNÉE À DEVINER QUI

TOUTE LA
EST QUI.



DERRIÈRE CHAQUE VAMPIRE, DERRIÈRE CHAQUE
SORCIÈRE, DERRIÈRE CHAQUE CLOWN, J'AI FINI PAR
DÉCOUVRIR LE VRAI VISAGE DE SON PROPRIÉTAIRE.

THOMAS MASSE, LUI,
EST DEMEURÉ FIDÈLE
À LUI-MÊME.



PATE DE RAT!

C'EST PATRICIA,
MON PRÉNOM.

JE N'AIME PAS BEAUCOUP LES
RÉCRÉATIONS. CETTE BRUTE DE
THOMAS MASSE S'EN PREND
SOUVENT À MOI. IL ME FAIT
TOMBER, IL ME DONNE DES
COUPS DE POING LÀ OÙ ÇA
NE PARAÎT PAS. IL ME FAIT
CROQUER DES CRAÏES.
L'ABRUTI. ET COMME JE NE
VEUX PAS PERDRE LA TÊTE
AUX MAINS DE MON BOURREAU,
JE SUIS PLUS EN SÉCURITÉ
DANS LA CLASSE.

LIN JOUR, PAS SI LOINTAIN,
JE LE DIRAI À MA
PROFESSEURE, DÈS QUE
J'EN AURAI LE COURAGE...



NOUS SOMMES SEULS. JE PASSE À L'ABORDAGE.

L'OPÉRATION DÉMAS-
QUAGE EST EN ROUTE.
L'INCONNU, À LA
RÉCRÉATION, DEMEURE
DANS LA CLASSE.
ALORS QUE LES
AUTRES SONT
DANS LA
GRANDE SALLE,
CAR IL PLEUT
DEHORS.

T'AS UN BEAU
COSTUME, TU SAIS?



QUAND JE COMPLIMENTE
QUELQU'UN, J'AIME BIEN
QU'ON ME RENDE LA
PAREILLE.
JE SUIS HEILLE!
SAPRÉE CI- UNE
BELLE
TROUILLE!



JE NE PRENDS
PAS MILLE DÉTOURS.



ON EST 23 DANS LA CLASSE,
POUR LE JOUR DE L'HALLOWEEN,
ON EST SoudAINEMENT 24.
C'EST QUOI TON NOM?

IL RECLE UN PEU. JE PEUX DEVINER SA SURPRISE SOUS SON DRAP, DERRIÈRE SES DEUX GRANDS TROUS NOIRS.



IL VEUT S'ÉLOIGNER.



MAIS J'AI LE PIED ALÈRE ET JE PILE SUR LE BORD DE SON DRAP.



CE QUE JE VOIS - NON! CE QUE JE NE VOIS PAS! - M'ARRACHE UN CRI: LE DRAP S'ÉTIRE ET IL RETOMBE SUR LE PLANCHER! DESSOUS, IL N'Y A QUE DU VENT, DU VIDE, DE L'AIR...

GONEAU

Rien !

Sous ma citrouille, j'ai la trouille ! Si !
Je sens un frisson dans mon dos. J'en ai
la chair de pouille ! Je quitte les lieux en
vitesse.

Chapitre 2



Sous le drap

Il y a un fantôme, un vrai, pas un faux comme je le pensais au début, dans ma classe. Je n'ose en parler à personne à la récréation. Il y a bien ce stupide Thomas Masse qui remarque que ça ne va pas :

— T'es donc pâle, Patte de rat. On dirait que tu as vu un fantôme !

Et il éclate d'un rire épais comme lui.

Il ne croyait sûrement pas si bien dire...

Thomas Masse se tient tranquille. Il n'a pas le choix : Françoise Fortier,

ma professeure, est de garde et elle l'a à l'œil.

Je ne veux pas retourner en classe. Je suis trop terrifiée. J'aimerais me confier à ma meilleure amie, mais je n'en ai pas.

Et si j'avais rêvé ? Peut-être me suis-je endormie à mon bureau et que j'y dors encore, qui sait ? Passant près de moi, Thomas Masse profite d'un moment d'inattention de Françoise Fortier pour me pincer le bras et répéter ses stupides Couic ! Couic ! Couic ! Il m'a fait mal, mais au moins je sais que je suis réveillée !

— N'oublie pas de faire mes devoirs ce soir, Patte de rat, gronde-t-il.

Je n'y prête pas attention. Pour l'instant, j'ai des problèmes qui sont loin d'être terre à terre. Car il faut aller en classe...

Je suis la dernière à y pénétrer. Je ne cesse de me dire : il n'est plus là, il n'est plus là, il n'est plus là. Ce que je vois m'arrache un petit cri : « il » est toujours là, assis à sa place. Quelle audace !

Quoi faire ? Une folle de moi, bien sûr...

J'attire bruyamment l'attention de ma professeure, en agitant grossièrement ma citrouille de derrière mon pupitre. Françoise, elle-même déguisée en sor-

cière (mais elle est une bonne fée pour ses élèves), pointe sa baguette magique en ma direction.

— Que personne ne panique, mais je crois bien que notre classe est hantée !

Je vous épargne la réaction de mes copains et copines. Thomas Masse me chuchote :

— Continue comme ça et tu deviendras un fantôme à ton tour. Couic ! Couic ! Couic !

Le fantôme, lui, ne bronche pas. Ma découverte n'affecte pas son drap d'un pli !

Françoise parvient à rétablir le calme. Elle est maîtresse dans cet art. Mais elle n'est visiblement pas contente. Déjà, il circulait à l'école André-Fortin d'étranges histoires à propos de sa classe : des lumières qui s'allument d'elles-mêmes, des portes qui claquent, des brosses qui tombent de leur support au tableau, des poubelles qui se renversent, des boîtes entières de craies toutes cassées. Mais ce n'étaient que rumeurs. Dès qu'elle entendait des propos à ce sujet, elle se chargeait rapidement d'y mettre un terme, sans discussion possible.

— Bon, Patricia a une histoire d'Halloween à nous raconter. Tu veux nous faire peur ? demande-t-elle, sur un ton agacé.

Je proteste :

— Ce n'est pas une histoire !

Je pointe le fantôme d'un index tremblant.

— Il n'y a rien sous ce drap !

Pour le prouver et, malgré les moqueries, je m'approche de lui. D'un geste vif, comme une chatte, je lui arrache son déguisement. Le sourire niais de Laurent Roland m'apparaît, lui que j'ai pourtant vu déguisé en démon tout à l'heure, avec sa stupide petite queue rouge et fourchue... comme la langue qu'il me tire !

— J'ai trouvé le drap dans la classe et je voulais vous jouer un bon tour.

C'est à moi qu'il l'a joué !

Je retourne à ma place, les yeux fixés sur le plancher. J'ai droit à un nouveau choc : à mon bureau, sur une feuille blanche, vient d'apparaître une signature à l'encre noire. C'est un prénom avec trois traits pour chacune des lettres :



Chapitre 3



Manifestations

Alors que la classe commence à oublier l'épisode malheureux de l'Halloween, « Zak » revient régulièrement dans le décor au cours des semaines suivantes, libre comme le vent... et tout aussi invisible.

Je suis en train de nettoyer le tableau, après la classe, lorsque l'une des brosses se met à flotter dans l'air, comme si elle était suspendue entre ciel et terre, entre plafond et plancher, par de minuscules fils.

J'ai à peine le temps de broser le tableau dans ma tête que je pense à Zak.

Quelle déduction ! En cet instant de pure terreur, mon cerveau m'étonne... et me trahit : il vient de paralyser mes jambes, l'idiot !

La brosse est située à la hauteur de mes yeux. Curieusement, elle commence à se balancer de gauche à droite, comme un pendule. Les mouvements me donnent le mal de mer. J'en ai la nausée !

La brosse – ou est-ce Zak ? – s'aperçoit de mon malaise et cesse le jeu. La brosse tombe tout simplement par terre, ce qui me fait crier.

Je me penche pour ramasser mon courage à une main et ma brosse de l'autre. Lentement, je m'avance. Avec précaution, je mets la main sur la brosse. Elle ne bronche pas. Rassurée un peu, je tente une expérience : je la maintiens dans les airs, puis je la lâche. La gravité de la situation l'entraîne au sol.

Sans plus attendre, je la reprends et je la range dans le bureau de Françoise, dans le tiroir des craies. J'en vole une verte et une rose, celles qui manquent à ma collection.

— Et je te défends de sortir de là ! que j'ordonne à la brosse.

Je jette un dernier coup d'œil au tableau fraîchement lavé.

Pourquoi ai-je fait ça ?



Je n'ose pas l'effacer. En fait, je m'efface de la classe sans fermer les lumières.

○

Les manifestations de Zak se poursuivent : dans la majeure partie du temps, des objets se déplacent dans l'air ou changent d'endroit. Ce qui m'ennuie, c'est que les actions de Zak se déroulent quand je suis seule ou que personne ne regarde dans ma direction. Et toujours cette même signature. L'autre jour, par un beau matin hivernal, je m'amusais à souffler sur la fenêtre de la classe pour y créer de la buée. Quand le Z de Zak est apparu, j'ai disparu aussitôt !

J'en suis venue à craindre d'aller à l'école. J'ai prétendu souffrir de la rougeole (je me suis dessiné plein de picots rouges sur le corps). J'en ai même rajouté un peu en y allant de mon propre diagnostic : malaria, lèpre, peste. Et comme j'étais drôlement contagieuse, j'ai dû demeurer à la maison.

Le médecin a rassuré mes parents. Quand il a été question de subir des tas de tests douloureux, j'ai guéri. Un vrai miracle de la médecine moderne !

Je décide donc de confronter mes peurs, et dans ce cas-ci, c'est Zak. C'est comme pour les araignées. Sans trop savoir pourquoi, j'avais autrefois une peur terrible des araignées : l'arachnophobie que ça s'appelle. Si vous jouez au scrabble avec vos parents, c'est un mot très payant, surtout quand il compte triple ! Et ça se glisse bien dans une conversation :

— Ah, moi, vous savez, je fais de l'arachnophobie.

Thomas Masse pensait que c'était une sorte de beurre d'arachides !

Je me suis rendu compte que les araignées ne provoquaient pas tant de la peur chez moi que du dégoût. Un jour, assis à la table de la cuisine, mon père,

Jeannot, a laissé une petite araignée grimper sur le dos de sa main et s'y promener, comme si elle se trouvait dans un parc d'attractions. Entre ses poils, l'araignée montait, descendait, avec grâce et agilité. Et lui riait de voir cette petite chose à six pattes se balader sans être inquiétée. Je sais que les araignées ont huit pattes. Mais celle-là, elle a dû en avoir deux coincées quelque part.

Mon père a pris ma main et il a guidé la petite araignée sur la mienne. Elle était tellement légère, elle paraissait tellement fragile, que j'en étais émue. C'est ainsi que j'ai réalisé que ma peur s'était évanouie, alors qu'auparavant c'est moi qui me serais évanouie !

J'ai posé ma main sur le plancher de la cuisine pour permettre à l'araignée de retrouver le plancher des insectes. Tendrement blottie dans les bras de mon père, je l'ai regardée s'éloigner doucement.

— Aaaaah ! Une araignée !!! a crié ma mère qui venait d'entrer dans la pièce.

Et elle l'a écrasée d'un coup de talon.

Chapitre 4



La menace

Je décide finalement de prendre le fantôme par les cornes. Je veux le forcer à se montrer la fraise, pour de vrai, après la classe.

Plutôt que de nettoyer les tableaux, je m'assois à ma place et je prononce son prénom plusieurs fois. Je sais qu'il est là... L'intuition féminine, souvent ça ne trompe pas.

— Zak.

Je ne me suis sentie ridicule qu'un court instant. Le temps que cette brute de Thomas Masse fasse irruption dans

la classe pour me menacer. Il bondit vers moi et me prend par le col de mon gilet. Il me postillonne au visage :

— Comme je ne te vois plus aux récréations ou après l'école, j'ai voulu te payer une petite visite, à tes frais bien sûr. Alors, tu as décidé de ne plus faire mes devoirs ? Tu sais ce qui t'attend, Patte de rat...

Il me secoue comme un prunier, pensant sans doute, dans sa petite tête, que l'argent tombera par terre. Puis, il me plaque contre le mur.

— Tu ne voudrais pas que ton gentil copain Thomas se fâche, n'est-ce pas ?

— Non...

— Non, quoi ? demande-t-il, sans relâcher son étau.

— Non... Je ne ferai plus tes devoirs ! Si j'avais un grand frère, tu me laisserais tranquille. Tu n'es qu'un lâche ! Un gros lâche ! Un gros Toto !

Voilà. Ce sont mes dernières paroles sur cette Terre. Mais je les avais en tête et sur le cœur depuis ma troisième année, il fallait bien que ça sorte un jour. Tant pis pour les conséquences.

Le regard de Thomas Masse explose de fureur. Quoi ? Une fille l'a traité de gros Toto ?

Son poing se lève. Je ferme les yeux.
J'espère ne pas souffrir trop longtemps.



Sluuuuurp !

— Qu'est-ce que c'est ? demande subitement Thomas, le poing toujours en position d'attaque.

Sluuuuurp !

Thomas Masse ne m'accorde plus d'attention, mais regarde plutôt le tableau. Une craie y court maintenant à une vitesse folle.

Une craie que personne ne tient...

Elle écrit : TOTO LE LÂCHE. Et elle répète ces trois mots sur toute la surface du tableau. Et après des dizaines et des dizaines de TOTO LE LÂCHE, la craie

s'arrête au centre avant d'y inscrire un énorme

ZAK

Comme si ce n'était pas suffisant, la craie se lance vers Thomas Masse et le frappe au front, y laissant une petite marque blanche. Il pousse un cri de douleur, et peut-être de peur, et il me lâche. La poubelle située près du bureau du professeur s'anime à son tour. Elle bondit dans les airs et elle déverse son contenu sur la tête du garçon. Comme le concierge n'a pas encore eu le temps de la vider, Thomas Masse reçoit non seulement des tas de feuilles de papier, mais aussi une collation confisquée, soit un sandwich aux œufs qui ne sent vraiment pas bon. Et la poubelle atterrit sur sa tête avec un son caverneux.

Je devrais profiter de la diversion pour m'enfuir. Mais je suis paralysée par ce spectacle... ou enchantée, je n'en suis pas encore certaine.

Trois brosses décollent du tableau comme des avions pour frapper avec force, l'une après l'autre, la poubelle, avec la tête de Thomas dessous.

Les trois coups résonnent dans le local. Pas longtemps, parce que Thomas se met à hurler et à tenter de sortir de ce pétrin, sans penser, l'imbécile, à retirer la poubelle pour regarder où il va. Il se cogne les orteils contre un bureau, trébuche une fois contre des chaises. C'est là qu'il a perdu son « chapeau ». Il a le visage barbouillé de larmes. Je ne l'ai jamais vu ainsi. Je n'ai même pas le goût de le prendre en pitié.

Thomas Masse tente de se relever en s'agrippant à un pupitre dont le couvercle est relevé. Malheur à lui. Il retire ses doigts juste à temps lorsque le couvercle se rabat avec fracas.

— Au secours, Patte de rat. Aide-moi, pleure-t-il.

Je ne peux m'empêcher de crier :

— C'est Patricia, mon prénom !

Les lumières clignotent, maintenant, de plus en plus rapidement. Et c'est à ce moment que les vingt-trois couvercles des pupitres se relèvent l'un après l'autre, pour se refermer aussitôt, puis recommencer. Le bruit est tellement fort que je dois me boucher les oreilles et je hurle de terreur à mon tour.

Instantanément, le silence revient dans la classe. Je respire rapidement,

comme lorsque je dois me sauver de Thomas Masse après l'école. Celui-ci rampe à quatre pattes jusqu'à la porte et il déguerpit en criant :

— Mamaaaaaaaaaaan !!!

J'ai presque envie de rire, mais pas autant que de décamper. Aussi, n'écoutant pas du tout mon courage, je m'enfuis à toutes jambes. Sans réfléchir, je fais volte-face et je rentre dans la classe... pour fermer la lumière et la porte. Je l'ouvre un court instant pour crier à l'intérieur :

— Merci Zak, de m'avoir sauvé la vie !!!

Chapitre 5



Un message

Le lendemain, dans la classe, tout est revenu à la normale. Sauf pour Thomas Masse qui, le teint livide, ne cesse de pointer le tableau.

— C'était écrit Toto partout !

Quand il me voit arriver, il m'agrippe sauvagement le bras, comme on saisit une bouée de sauvetage lorsqu'on est sur le point de se noyer, et il me prend comme témoin principal.

— Dis-lui, toi, Patte de rat, euh, je veux dire Patricia, ce que nous avons vu.

Je ne peux m'empêcher de sourire.



Françoise Fortier ne se fâche pas souvent. Quand elle le fait, ses narines palpitent. Ce n'est pas bon signe d'habitude. Et là, ses narines palpitent comme jamais encore je ne les ai vues !

— Thomas Masse ! Je t'ai averti au début de l'année que je ne tolérerai pas ce comportement ! À la prochaine offense du genre, tu es expulsé de l'école. Je vais téléphoner à tes parents pour les aviser de tes agissements. Et, crois-moi, il n'y aura pas de passe-droit dans ton cas ! Je t'aurai à l'œil, mon jeune ami. C'est tolérance zéro !

Je ne peux m'empêcher de penser que ce sera sûrement sa note également...

Lorsque Françoise lui dit ces derniers mots, son nez est presque collé au sien.

— Oui, mais le fantôme... balbutie Thomas Masse.

— IL N'Y A PAS DE FANTÔME ICI!
ÇA FAIT TRENTE ANS QUE J'EN-
SEIGNE DANS CETTE CLASSE ET
AUCUN FANTÔME N'EST INSCRIT
SUR MA LISTE D'ÉLÈVES!!! hurle
Françoise, sur le bout des pieds.

— Alors, peut-être un homme invisi-
ble ? murmure Thomas.

— Va à ta place !

La tête baissée, le menton sur la poitrine, il se traîne les pieds jusqu'à son pupitre. Il regarde craintivement autour de lui avant de s'asseoir. Dommage que ma professeure soit tellement hors d'elle-même, car je suis persuadée que les enfants auraient applaudi de bonheur à voir ainsi la mine déconfite de cette brute de Thomas Masse.

Il n'y aura pas d'autres manifesta-
tions importantes au cours des jours
suivants. Cependant, quiconque prête
attention constatera qu'il se passe des
trucs pas trop normaux dans la classe.

— Des courants d'air, explique une
fois Françoise lorsque la porte se referme
d'elle-même.

Je n'ose lui dire que les fenêtres sont
toutes fermées.

Des craies tombent du tableau alors
qu'il n'y a personne aux alentours. Nous

avons le nez collé sur notre examen de mathématiques. Mais ça n'échappe pas à Thomas Masse, qui devient subitement nerveux. Il soulève le couvercle de son pupitre.

— Qu'est-ce que tu fais, Thomas ? interroge Françoise.

— Je me protège la tête des craies volantes, répond-il d'une voix sourde.

— Depuis quand les craies volent-elles ? soupire la professeure.

— Depuis qu'elles ont pris ma tête pour cible...

— Thomas..., gronde-t-elle.

Il referme le couvercle de son pupitre. Une feuille pliée en quatre descend du plafond et atterrit sur son bureau. Thomas lève les yeux, puis il déplie la feuille. Il sursaute en criant. Un gros BOUH ! y est écrit. De ma place, j'ai pu le lire en même temps que lui.

— Qu'est-ce qu'il y a maintenant ? demande Françoise.

— J'ai reçu ce message, répond Thomas en montrant la feuille.

Sur l'invitation de sa professeure, l'élève s'avance vers son bureau pour lui remettre le papier.

— Je peux bien avoir les cheveux gris ! Quel est le message ? demande-t-elle à nouveau en lui donnant la feuille.

— Vous ne l'avez pas lu ? C'est...

Thomas porte la feuille à ses yeux pour s'assurer qu'il n'a pas la berlue. La page est vierge.

Je souris. Bien fait pour lui ! Mais ma mine réjouie s'efface tout aussi rapidement lorsque je réalise à mon tour qu'un message a été déposé sur mon pupitre :



Chapitre 6



La première rencontre

Il est devenu clair, du moins dans ma tête, qu'un esprit rôde dans ma classe de sixième année. Et qu'il m'a fixé un rendez-vous...

Je dois me reprendre par trois fois pour demander à Françoise de rester après les cours pour nettoyer les tableaux et les brosse, parce que ma voix tremble trop.

— Tu as l'air malade, Patricia. Tu ferais peut-être mieux de rentrer chez toi, suggère-t-elle.

— Non. Respirer l'odeur de la craie blanche me redonne toujours des couleurs.

Une fois ma professeure hors de sa classe, je referme la porte. Pas les lumières. Non, mais pour qui me prenez-vous ? Je ne fais pas partie de la brigade des chasseurs de fantômes ! Je frissonne dans l'ombre, alors vous pouvez imaginer dans l'obscurité, avec un fantôme dans les parages ?

— Zak... Zaaaaaakeeee !

J'insiste sur le "E". S'il n'apparaît pas avec ça...

Je perçois un mouvement du coin de l'œil, à ma droite. Le cœur battant, je tourne lentement la tête dans cette direction : la chaise est retirée du bureau, comme si quelqu'un y a pris place.

Sluuuuurp !

Quel est ce bruit horrible ? Sûrement les portes de l'enfer qui grincent...

Sluuuuurp !

— Zzzzzzzzak ?

Je maîtriserais parfaitement ma nervosité, à part cette soudaine crise de bégaiement. J'accroche sur le Z.

Pourtant, quand on l'écrit, Zak, c'est tellement facile à dire. Assise à deux pas d'un fantôme, en claquant des dents, ce n'est plus la même chose. Allez, faites-en l'expérience, vous m'en redonnerez des nouvelles.

Je l'imagine devant moi. Je m'adresserai à lui sans trop savoir si je cause à son nez, à ses yeux ou à son menton. J'ai la désagréable sensation de parler dans le vide.

— Euh... Zak... Tu es là ?

Sluuuurp !

J'entends un rire derrière moi. Il n'y a jamais eu personne sur la chaise. Zak est à ma gauche.

Chapitre 7



Le prisonnier

Zak est confortablement assis sur le pupitre devant moi ; ses jambes pendent dans le vide. Je l'observe des pieds à la tête. Normal, je n'ai encore jamais vu de fantôme. Ses beaux cheveux blonds bouclés retiennent mon attention. Les traits de son visage sont délicats. Il doit avoir mon âge. Ses yeux sont grands, bleus.

Il porte un gilet et un pantalon ample, aux couleurs de l'arc-en-ciel. Il est pieds nus.

Je viens de comprendre d'où provient l'horrible bruit qui m'a glacée de terreur.

Sluuuuurp !

Ce n'était pas le grincement des portes de l'enfer. Avec une longue paille, Zak aspire les dernières gouttes d'une petite bouteille de lait en verre. C'est très... agaçant !

— Tu m'excuseras, dit-il en voyant mon air irrité. C'est une bien mauvaise habitude que j'ai gardée de mon passé. Mais le lait, c'est tellement bon pour la santé.

— C'est vrai, dis-je sans réfléchir une seconde.

Son sourire montre une dentition parfaite. Il ne m'était encore jamais venu à l'esprit qu'un fantôme puisse avoir des dents. Mais s'il consomme beaucoup de lait, ça peut s'expliquer.

Il retire la paille avant de mettre sa main sur l'embouchure de la bouteille. Il la renverse. Je n'en crois pas mes yeux : elle se remplit rapidement de lait. Il la secoue vigoureusement.

— Ça permet à la crème de mieux se mélanger au lait. C'est tout simplement délicieux.



Une fois l'opération terminée, il plante sa paille dans le goulot avant d'aspirer à nouveau et de produire une autre série d'insupportables Sluuuuurp !

— Tu en veux ? me demande-t-il en me tendant la bouteille.

Je refuse d'un signe de tête.

— Nnnnon, merci. J'essaie d'arrêter...

Du calme. Je tente de ralentir les battements de mon cœur. Il a l'air de m'étudier. C'est vrai que l'on est en classe, mais tout de même ! Moi, j'ai des tas de questions à lui poser. Du moins, je le crois. Un seul mot parvient à franchir ma bouche. Euh, deux en fait.

— Pourquoi moi ?

— Parce que... répond-il en haussant les épaules et en éclatant d'un rire plus clair que ses intentions.

Je grimace un sourire. Je veux en savoir plus. Il me hante depuis plusieurs semaines, même s'il m'a sauvé la vie, menace ma santé mentale, me force à

rester en classe pour laver encore et encore ce fichu de tableau, enlever les gommages en-dessous des pupitres. Tout ça pour l'entendre me dire « parce que » ?

— Non, Zak ! J'exige des explications !

Mon index droit, pointé en sa direction, est menaçant de détermination.

— Ne tire pas ! Je me rends !

Il lève les bras. Je le vois pâlir de peur, tellement qu'il en devient transparent... et puis carrément invisible !

— Coucou !

Je sursaute violemment : il est maintenant derrière moi, toujours assis, sur un autre pupitre, avec le même sourire accroché à ses lèvres.

— Promets-moi de ne plus t'envoler !

— D'accord, Patricia !

Il sait mon prénom ! C'est évident, depuis le temps qu'il me talonne. Revenant sur le sujet qui me hante l'esprit, j'opte pour une nouvelle approche.

— Qui es-tu Zak ? Que fais-tu ici ? Pourquoi hantes-tu la classe de Françoise ?

— Parce que..., a-t-il débuté.

Mais il voit bien à mon regard que ce n'est pas le temps de plaisanter.

Chapitre 8



Il était une fois...

Sluuuuurp ! fait Zak avant de se débarrasser de sa bouteille de lait, qu'il jette à la poubelle.

— C'est assez pour aujourd'hui, sinon je vais devenir un fantôme de lait.

J'ignore sa remarque. Je suis encore engourdie à l'idée de discuter avec un revenant.

— Il ne faut pas croire que j'ai été un fantôme toute ma vie. J'ai onze ans. Euh, j'avais onze ans. L'imparfait est préférable au présent pour un fantôme. Quoique le passé pourrait être plus approprié.

— C'est une leçon de français à présent ou quoi ? dis-je, irritée.

— Pardon, me lance-t-il, avec un large sourire. Je demeurais au 66, rue Grégoire, à l'autre bout du quartier. Mon nom est Zachary Trépanier, mais tout le monde m'appelait Zak.

Zachary Trépanier... Non, ça ne me dit rien. Mais je le laisse continuer.

— Je connais bien cette classe, c'est celle de madame Gaétan Vaudreuil.

Je lui signale qu'il s'est trompé d'endroit et que notre professeur se nomme Françoise Fortier.

— Je le sais, reprend-il. Vois-tu, Patricia, je suis un fantôme depuis plusieurs années. Madame Vaudreuil – Françoise, comme tu dis – débutait dans le métier. J'étais dans sa première classe, ici même.

— Quoi ?

J'ai crié bien malgré moi. C'est à son tour de sursauter.

— Ne me refais pas ça, tu vas me faire mourir.

Je m'excuse, avant de réaliser qu'il se moque encore de moi. Il poursuit.

— Oui, madame Vaudreuil enseigne la 6^e année depuis trente ans. Dans cette classe-ci ! Le local 612. Madame Gaétan Vaudreuil, c'est son nom de femme mariée

en ce temps-là. Elle a récupéré son prénom et son nom de jeune fille quelques années plus tard... Madame Gaétan Vaudreuil et Françoise Fortier, c'est la même personne.

Était-ce possible ? Ainsi, Zak aurait plus de quarante ans, comme Marie, ma mère. Il serait assez vieux pour être mon père ! Pourtant, il a l'air d'un enfant d'école comme moi.

— Quand madame Vaudreuil – ou madame Fortier, si tu préfères – a commencé, elle avait les cheveux noirs comme la nuit, sans aucune ride sur son beau visage. Elle m'aimait bien. Je n'étais pas très bon à l'école, mais je travaillais très fort, même si mes résultats ne se situaient pas toujours en haut de la moyenne. Je restais souvent après la classe pour qu'elle m'explique les choses que je n'avais pas comprises.

— T'étais son chou-chou... Zak, le chou-chou... Zak, le chou-chou.

C'est une taquinerie de rien du tout. Ses joues se teintent de rose. Je me sens plus à l'aise avec lui. Au moins, j'ai cessé de trembler.

— J'ai si bien étudié que je suis parvenu à passer avec succès tous les examens de fin d'année, sauf un, celui d'arithmétique.

— Tu as échoué ?

Zak devient tristounet comme la pluie d'automne.

— C'est la journée où je suis mort. J'étais mentalement absorbé par les trucs que madame Vaud... Fortier m'avait donnés pour réussir les calculs. Je n'ai pas regardé quand j'ai traversé la rue pour me rendre à l'école. Une auto m'a renversé. Il y a eu comme une grande lumière et je me suis retrouvé dans cette classe.

— C'est ainsi que ça s'est terminé ?

Il fait une longue pause et plonge son regard dans le mien. J'en suis troublée, car il a de beaux yeux bleus, le Zak.

— Non ! C'est ainsi que tout a commencé !

Seize heures trente. Je dois quitter Zak, sinon ma mère ameutera tout le quartier. À l'heure qu'il est, elle doit déjà avoir réuni une centaine de bénévoles dans la rue, fait imprimer des affiches et ma photo sur des contenants de lait. Ça me sécurise quand ma mère s'inquiète pour moi.

— Pourquoi, Zak, ne me racontes-tu pas la suite en me raccompagnant chez moi ? Tu pourrais porter mes livres et...

Il m'interrompt.

— Impossible, Patricia ! Mon espace se limite à cette classe. Je suis emprisonné ici.

Il disparaît lentement.

— Zak ! Réponds-moi : quand seras-tu délivré ? Quand pourras-tu rentrer chez toi ? Quand cesseras-tu de hanter la classe de Françoise ?

Je ne distingue plus que le contour de son être.

— Le jour où je réussirai mon examen d'arithmétique...

Et il s'évanouit dans l'air.

Chapitre 9



Une solution

La rencontre avec Zak m'a trotté dans la tête toute la soirée, au point que je me suis endormie très tard dans la nuit ou plutôt très tôt le matin, juste à temps pour devancer les hurlements de mon réveille-matin.

Je n'ai pas vraiment envie de déjeuner. C'est pourtant le repas le plus important de la journée, dit toujours Marie, ma mère, entre deux cigarettes et trois tasses de café.

Elle est gentille, ma mère. Même si nous ne sommes pas de la même génération, nous nous entendons bien. Elle fait

un peu rétro, mais ce n'est pas grave : c'est de son temps !

Elle n'arrête pas de me parler de l'époque où elle allait à l'école. Préoccupée par l'histoire de Zak, j'écoute son babillage d'une oreille distraite tandis que j'avale mes céréales. Elle me raconte que Françoise Fortier avait été sa professeure préférée.

Je mets un peu de temps à décoder l'information. Le matin, c'est toujours lent à démarrer. Quand, finalement, je saisis le message, je m'étouffe presque avec mes flocons de maïs.



Ma mère me fait la moue. Et elle est très bonne pour ça.

— Patricia... Si tu m'écoutais quand je te parle au lieu de rêvasser. Elle a été ma

professeure de sixième année, comme toi. Je faisais partie de son premier groupe, il y a trente ans.

Je faillis encore m'étouffer. Un peu plus, et je hantais à mon tour la cuisine pendant des années.

Je suis totalement éveillée, pour ne pas dire excitée. Je lui serre tellement fort le bras que son front, déjà plissé, s'orne d'une autre ride.

— C'est extra ! Raconte-moi ton année avec Françoise.

Ma mère est aussi surprise et enthousiaste que moi : pour une fois, je suis une auditrice attentive. Elle ne sait pas par quel bout commencer... la rentrée scolaire, le premier bulletin, la fête de l'Halloween, Noël, la Saint-Valentin, Pâques...

Je consulte l'horloge. Il ne me reste plus que dix minutes avant de partir pour l'école. Je dois couper court à son voyage dans le temps.

— Tu devrais débiter par les examens de fin d'année !



La journée en classe me semble terriblement longue. Zak m'aide à la passer, me laissant des messages amusants, toujours

accompagnés de sa signature particulière. Finalement, un peu après 16 heures, tout le monde déserte la classe, mis à part moi et... Zak, qui vient tout juste d'apparaître. Il me salue d'un beau sourire et d'un ignoble Sluuuuurp ! Jamais sans son lait, le Zak.

— Zak ! Ma mère, Marie Dessureault, te connaît.

La paille dans la bouche, il fouille dans sa mémoire, regarde la classe, s'avance et s'arrête à un bureau et s'exclame :

— Marie ! Oui ! Je m'en souviens très bien : elle était assise ici. Les cheveux courts, noirs. Elle était petite, très maigre... C'était effrayant !

— Sûrement moins effrayant qu'un fantôme !

Je suis furieuse. C'est comme s'il venait de me décrire.

— Mince alors, reprend-il.

J'accepte cela comme une excuse et je poursuis :

— Ma mère m'a parlé de toi ce matin. Elle s'est rappelé ton accident. Toute l'école a été plongée dans le deuil. L'examen d'arithmétique a été remis à deux jours après tes funérailles. Elle m'a dit que l'ambiance était très triste pour la distribution des bulletins, même si cela signifiait le début des vacances.

— C'était le seul examen qu'il me restait à faire pour terminer mon année. Ça fait trente ans que je me le répète. C'est certainement pour ça que je suis encore ici. Eh, tu pourrais dire à ta mère que je suis dans ta classe ?

J'éclate de rire.

— Mon pauvre Zak... Ma mère a une phobie terrible des araignées. Quand elle en voit une, elle hurle à s'en boucher les oreilles puis l'écrase avec son talon.

— Et alors ?

— Sa peur des araignées, ce n'est rien comparé à celle des fantômes !

Zak réfléchit. Il doit s'imaginer dans la classe, fuyant une femme hystérique, armée d'une chaussure, désireuse de le piétiner comme une vulgaire araignée...

— Ah ! bon, répond-il finalement.

— Par contre, j'ai demandé à ma mère si elle avait conservé tous ses livres de 1968..

— Et puis ? me demande Zak, suspendu à mes lèvres.

— Elle les avait...

Sans me laisser terminer, Zak explose de joie. Je dois le calmer et éteindre la mèche.

— Elle avait gardé précieusement tous ses livres d'école. Mais quand l'an-

née scolaire a débuté, elle a fait un grand ménage d'automne dans ses affaires personnelles et a donné – et non pas vendu – ses livres à une librairie spécialisée dans les vieux bouquins.

— Et à l'heure qu'il est, ils ne sont sûrement plus là.

— C'est ce que je crois. Et si j'allais rencontrer tes parents, Zak ? Ils ont sûrement conservé tes livres, lui ai-je dit.

Zak affiche une mine assombrie.

— Après ma mort, chaque fin d'année scolaire, mes parents venaient déposer une fleur à l'endroit où j'ai été renversé.

Il pointe la traverse piétonnière, maintenant éclairée par un lampadaire.

— Il y a quelques années, ils sont décédés l'un après l'autre d'un cancer. C'est madame Fortier qui l'a raconté un jour en classe aux élèves. La peine et la douleur d'avoir perdu leur enfant les ont rongés de l'intérieur, a-t-elle expliqué. On n' imagine pas que l'on peut être si important aux yeux de ses parents... Ça m'a donné un coup terrible dans le creux de l'estomac. L'année a été horriblement longue. J'avais hâte d'en arriver à la date anniversaire de mon décès et, en même temps, j'avais peur. Que se passerait-il ? Et puis, cette journée-là, ils sont apparus

sur le trottoir. Mais plutôt que de déposer des fleurs, ils sont demeurés sur place et semblaient...

Zak hésite dans le choix de ses mots.

— Ils semblaient t'attendre, c'est ça ?

— Oui... J'ai essayé de sortir d'ici pour les retrouver, mais en vain. C'était très frustrant ! C'est comme ça chaque fin d'année scolaire, comme si j'étais condamné à faire ce test d'arithmétique.

Je suis vraiment désolée pour lui.

— Tu pourrais me donner le titre du livre que tu cherches. Si jamais il me passe sous le nez quand j'irai fouiller...

Chapitre 11



Chez le bouquiniste

La librairie *Recyclo-Livres* est située au centre-ville, dans une petite rue qui donne sur l'artère principale. J'ai de la veine, c'est facile à trouver. Ça circule en automobile à sens unique. Mais comme je suis à pied, je n'ai pas à me soucier de la signalisation, encore moins d'une possible contravention.

Mon arrivée à la librairie est signalée par un son de clochette au-dessus de ma tête. L'endroit n'est pas très grand, mais les étagères sont bondées de livres de toutes sortes. Il doit y en avoir des milliers, en-

tassés les uns contre les autres. Comment vais-je faire pour trouver ce que je cherche ?

Un type aux cheveux roux aussi âgé que ma mère s'avance vers moi. Il a un long nez, qui pourrait lui servir de signet, parce qu'il doit l'avoir souvent plongé dans les bouquins, le Rouquin. Côté mode, l'homme des livres n'est pas trop à la page, avec son col roulé brun laid.

— Est-ce que je peux t'aider ? me demande-t-il d'une voix douce, pointant son nez en ma direction.

Je lui explique ce que je cherche : le livre *Arithmétique 6, le calcul vivant* ; édition 1968. « Et que ça saute ! » ai-je envie de dire, juste pour voir sa réaction. Mais je sais me retenir quand c'est le temps.

— Tes parents veulent retourner à l'école ? dit-il en éclatant de rire.

Je souris poliment.

— Non, j'en ai besoin, c'est pour un ami.

Je n'ai pas à lui préciser que le calcul vivant, c'est pour un ami... décédé !

— Ma mère a laissé ses vieux livres d'école ici en septembre. Peut-être y sont-ils encore ?

Le libraire ferme les yeux un court moment. Ce n'est pas le moment de dormir au boulot, l'ami. Comme s'il m'avait entendu

penser, il ouvre les yeux et me regarde avec l'air de celui qui a la réponse sur le bout de la langue. Il m'invite à le suivre.

— Je cherche...

Il accélère le pas.

— Je sais...

Il s'arrête devant une petite étagère peinte bleu ciel.

— Je trouve !

D'un index rapide, il tire légèrement vers lui un vieux livre qu'il saisit dans sa main pour en lire la couverture.

Je m'exclame, excitée :

— Déjà !

Je ne pensais pas que ce serait si facile. J'ai le goût de l'embrasser sur le nez et de...

— Est-ce que *Arithmétique 1969* ferait l'affaire ? dit-il, sachant fort bien ma réponse.

J'ai le goût de pleurer. J'aurais tellement aimé pouvoir rapporter le bouquin à Zak. Que faire maintenant ? Je n'ai même pas besoin de poser la question au libraire, il l'a lue sur mon visage. C'est un grand lecteur tout de même, ne l'oublions pas.

— Viens avec moi, dit-il soudainement, m'entraînant par le bras vers une pièce voisine de la librairie.

Il ouvre une porte qui donne au sous-sol et m'y précède. Je le suis comme une ombre, parce que c'est éclairé. Arrivé au bas de l'escalier, il m'indique d'un large geste du bras des piles de boîtes de livres.

— Tu vois, ton livre est peut-être là-dedans, dit-il plus pour lui-même que pour moi.

Je m'avance et j'ouvre une boîte au hasard. Un nuage de poussière me fait tousser.

— Ce sont des livres que nous n'avons pas eu le temps de classer encore dans les étagères en haut, me dit l'homme.

— Vous voulez que je fouille là-dedans ? dis-je dans un murmure, consciente de la tâche impossible à effectuer par une seule personne. Toutes mes fins de semaine vont y passer jusqu'à mes dix-huit ans !

L'homme me sourit.

— Une équipe de bénévoles vient toutes les semaines pour me donner un coup de main. Je leur demanderai d'être vigilants pour le livre *Arithmétique* édition 1969.

— Non, c'est l'édition 1968 !

Chapitre 12



Une visite au 66, rue Grégoire

Avant de partir, je laisse mon nom et mon numéro de téléphone au libraire, en insistant sur l'année 1969.

— Ce n'est pas 1968 ? demande-t-il, le nez dans son calepin de notes.

Il a réussi à me mêler avec ses années soixante.

— Pouvez-vous m'aider, s'il vous plaît ? C'est vraiment trrrrrrès important, dis-je en le suppliant presque, avec mes yeux de Bambi.

— Je ne te laisserai pas tomber, promet-il en plongeant son regard dans

le mien. Mais sois patiente, ma chouette...

Je quitte les lieux d'un pas lent. Est-ce que je me rends à la maison pour téléphoner immédiatement à la librairie des livres usagés ? Au cas où...

Non, j'ai plutôt un autre rendez-vous qui m'attend : le 66, rue Grégoire.



Je passe tout de même par chez moi pour emprunter la caméra vidéo de ma mère, avec sa permission, même si elle n'est pas là. Avant de partir, je téléphone au sympathique monsieur de *Recyclo-Livres* qui répond en riant que ma patience semble avoir des limites après tout.

Je laisse un mot à ma mère et je claque la porte en sortant parce que ça fait du bien et qu'il n'y a personne.

Il faut bien avoir vécu toute sa jeune vie dans le même quartier et ne pas connaître son voisinage plus que moi ! Il m'a fallu presque une demi-heure pour trouver la rue Grégoire. J'ai passé tout près une première fois, mais sans la voir. À la deuxième reprise, c'est comme si une petite voix m'avait dit : Ouvre tes yeux ! C'est là !

Je dis à la petite voix de se taire, et je cherche le 66. Elle est longue, la rue Grégoire ! Je me trouvais au début de la rue, devant le 6... Grégoire ! Ce qui s'annonce comme une longue balade prend fin assez rapidement. Après le 6, c'est le 16, puis le 26, puis le 36, vous devinez le reste... et le 66.

Une maison de briques rouges s'y dresse. Plutôt moche. Sur la façade, trois fenêtres annoncent le salon alors qu'une grande fenêtre laisse entrevoir la cuisine. Je suis déjà venue me promener à vélo ici l'été, mais sans y prêter davantage attention. Comment pouvais-je savoir que Zak habitait ici ?

Je mets ma caméra en marche et je filme la maison. Je veux faire la surprise à Zak en lui montrant une bande vidéo de l'endroit où il a vécu. C'est toujours curieux de dire ça... Parce que là, il vit dans ma classe !

— Eh, bonjour ! Je peux t'aider ?

C'est une dame en robe de chambre qui sort de la maison. Elle a l'air gentille.

— Euh...

Vite, une réponse à sa question.

— C'est... pour un travail à l'école. Je dois filmer les maisons de mon quartier, celles que je trouve belles.

Ouf ! Je me donne une note de 10 sur 10. La dame semble ravie de mon intérêt pour sa demeure. Et si j'osais ?

— C'est sûr que ma maîtresse me donnerait plus de points si j'avais des scènes intérieures, dis-je dans un soupir.

Même pas besoin de sortir de ma manche mes yeux de Bambi. Sans même hésiter, elle m'invite à entrer.

— Fais comme chez toi et filme ce qui te plaira, me dit-elle aimablement.

En franchissant le pas de la porte d'entrée, je réalise à ce moment-là que je mets les pieds à l'endroit même où mon ami a grandi. L'endroit est chaleureux, accueillant, à l'image certes de la propriétaire de la maison. Je commence à filmer le salon et la cuisine, qui sont sur le même étage, séparés par une chaise berçante sur laquelle dort un horrible chat noir.

— Vous habitez ici depuis longtemps, madame ?

— Depuis une dizaine d'années environ, répond-elle. La maison était à vendre.

Alors qu'elle continue son histoire, mes pensées me projettent dans le temps et me montrent Zak et ses parents assis à la table de cuisine, profitant du soleil dont les rayons entrent à pleine porte par

la grande fenêtre. Je les sens heureux d'être ensemble.

— ... les anciens propriétaires sont morts il y a quelques années, dit la dame.

La scène si belle et si joyeuse s'efface soudain de mon esprit. Les trois occupants disparaissent un à un : Zak d'abord, puis ses parents ; la cuisine est vide, sombre, d'une tristesse infinie...

— C'est...

J'ai la gorge serrée. C'est comme si cet épouvantable drame venait de me frapper en plein cœur.

— Tu aimerais visiter les chambres ? demande la dame, sans s'apercevoir de mon émoi.

Toujours l'œil humide derrière le viseur de la caméra, je lui signale que oui. Elle m'indique une grande chambre où je ne m'attarde que le temps nécessaire pour être polie. Je suis déçue. Ce n'est pas ce que je voulais voir.

— Et il y a la chambre de mon garçon, dit-elle en ouvrant une porte.

Je crie presque ma joie. Fébrile, je pénètre dans la pièce. Peu importe l'emplacement actuel du lit, du bureau et de la bibliothèque. Zak m'a tellement parlé de sa chambre que je peux l'y voir sans difficulté. Que c'est émouvant... J'en filme

tous les recoins, me réservant d'apporter des commentaires.

— Mon garçon habite chez son père la fin de semaine, signale la dame.

— Il a quel âge ?

— Onze ans...

Comme Zak.

Je cesse de filmer. Je m'éclaircis la voix, parce que je sais que ce qui va suivre ne sera pas facile à raconter.

— Vous savez, madame, il y a une trentaine d'années, un garçon de l'âge de votre fils habitait ici. Il s'appelait Zachary, mais ses amis le surnommaient Zak. Il est mort, frappé par une auto la dernière journée de l'année scolaire. C'était le fils du couple propriétaire de la maison.

La réaction de surprise de la dame me confirme qu'elle l'ignorait. Sans dire un mot, elle se retire de la pièce et se rend dans sa chambre. Je l'entends ouvrir et refermer des tiroirs. Au bout de quelques secondes, elle me rejoint, une photographie couleur à la main.

— Je te la donne, dit-elle. Je l'ai trouvée dans le grenier. Et je ne sais pas pourquoi, mais je n'ai jamais eu le cœur de la jeter. Elle te sera utile pour ton travail scolaire.

Je mets un temps à comprendre. Mon travail scolaire ?

— Tu sais, les belles maisons du quartier.

— Ah oui.

J'ai déjà été plus convaincante. Il faut m'excuser. Je suis encore toute bouleversée d'avoir en main la photographie de Zak en compagnie de ses parents.



La dame (elle se prénomme Martine) me reconduit au cimetière. Je ne suis pas une habituée des lieux. Ma grand-mère est enterrée dans l'allée du fond, première pierre tombale en tournant à droite. Je ne

peux pas affirmer que je lui rends visite tous les ans, comme le font mes parents.

Martine m'accompagne dans ma recherche. J'ai laissé ma caméra dans la voiture. La pile est morte, c'est de circonstance, direz-vous, pour une promenade dans un tel endroit.

— Le curé m'a indiqué que c'était au centre, dans la première allée, m'annonce Martine en se dirigeant vers le lieu.

Nous y sommes. Nous demeurons silencieuses. J'ai le vertige. Je regarde la photographie où Zak et ses parents sourient à la vie. Et maintenant, il ne reste qu'une petite croix de marbre sur laquelle sont inscrits les noms et les années :



Chapitre 13



Retour à la vie... normale

J'ai été ébranlée par ma visite chez madame Martine et au cimetière. J'ai hâte de retourner à l'école pour retrouver mon Zak bien vivant... À défaut du livre d'arithmétique, je lui ai préparé un cadeau : son retour chez lui, sur bande vidéo, bien sûr. J'ai pu faire un court montage de quelques minutes à partir de l'enregistrement. J'ai décidé aussi d'ajouter quelques scènes de ma maison et même de ma chambre.

J'ai, en réserve, plusieurs copies de la photographie de la famille de Zak. Je lui donnerai la photo originale tout à l'heure, après l'école.

Finalement, la cloche sonne. Les élèves se précipitent vers la sortie. Je pousse presque ma prof dehors.

— N'oublie pas de fermer les lumières, Patricia, me dit-elle.

Claquant la porte derrière elle, je répons :

— Je n'y manquerai pas.

— On est les rois de la classe ! s'exclame Zak, apparu debout sur le bureau de Françoise, le poing levé. On se fait une partie de *Lance-moi ta gomme à effacer, si je l'échappe, je vais la mâcher?*

— Bonjour Zak. J'ai quelque chose à te montrer, dis-je en glissant la cassette vidéo à l'intérieur de l'appareil.

— C'est gentil d'être venue me voir hier après-midi avec cette dame, murmure-t-il à mon oreille.

— PARDON?

À mon hurlement, il rebondit au plus profond de la classe. Il met ses mains en porte-voix et crie à son tour :

— C'est gentil d'être venue me voir...

— J'ai entendu !

Il s'approche prudemment, les mains sur les oreilles, comme s'il craignait que je hurle à nouveau.

— Il me semblait, monsieur Zak, que tu ne pouvais pas sortir de la classe... C'est quoi ? Tu t'es déguisé en courant d'air et tu m'as suivie ?

— Mais non, Patricia, me corrige-t-il en s'asseyant sur le bureau de la professeure. Je ne t'ai pas vue, mais j'ai senti où tu te trouvais parce que tu pensais beaucoup à moi.

— Et à tes parents, me suis-je empressée d'ajouter, pour ne pas qu'il imagine qu'il occupe toutes mes pensées.

Il y a eu un moment de silence un peu embarrassant. Ah, et puis zzzut !

— Écoute, Zak, j'avais de la peine devant ta pierre tombale. C'est vrai, quoi : un enfant qui meurt avant ses parents, c'est terrible. Et d'un autre côté, te sachant dans la classe, alors que je peux jaser avec toi comme avec n'importe quelle personne, ça m'a troublée. Je le suis encore. Ta présence ici me dit que la vie n'arrête pas à la mort.

— Oui, j'en suis la preuve vivante.

— Mais qu'est-ce qui arrive après ?

En guise de réponse, Zak ne peut que hausser les épaules.

— Je le saurai quand j'aurai réussi mon examen d'arithmétique de sixième année.

Un autre long moment de silence suit sa réponse.

— Bon ! On parlera de la vie et de la mort une autre journée ! dis-je en bondissant sur mes pieds pour mettre en marche le magnéscope. J'ai une surprise pour toi, mon ami Zak.

— Attends, Patricia ! Je dois m'installer confortablement. J'ai peur d'avoir des échardes dans le postérieur.



Et il éclate de rire. Il ne peut avoir meilleur fauteuil, lui qui se berce sur une chaise imaginaire dans les airs. Une bouteille de lait apparaît dans sa main

et il en aspire rapidement le contenu jusqu'à ce que naissent ses fameux Sluuuurp !

— Si tu n'arrêtes pas, je devrai mettre le volume au maximum.

— D'accord, d'accord.

Mon visage apparaît sur le téléviseur. Je compte dans ma tête : un, deux, trois :

— Bonjour Zak ! disons-nous en même temps, moi dans la télévision et moi dans la classe, ce qui provoque un large sourire sur le visage de mon ami le fantôme.

Je laisse la parole à mon image tout aussi sage que moi.

Parce que tu préfères perdre ton temps à hanter ma classe et à n'en jamais sortir...

— Mais je suis timide, moi, réplique Zak dans mes oreilles.

... j'ai pensé te faire visiter ma maison. Tu vois, derrière moi, c'est là que j'habite. L'érable devant la maison a été planté là par mon père le jour de ma naissance.

— Salut vieille branche ! dit Zak en riant.

— J'espère que c'est à l'arbre que tu t'adresses, monsieur-j'ai-presque-quarante-ans-mais-j'en-parais-onze.

— Au moins douze, rétorque-t-il.

Au cours des courtes minutes suivantes, je promène ma caméra chez moi, dans les pièces de la maison. Ma mère apparaît à l'écran.

Maman, dis bonjour à la caméra. Elle s'appelle Zak.

Bonjour Zak, dit-elle en envoyant la main.

— Eh, mais c'est Marie ! s'exclame Zak en pointant du doigt le téléviseur, avant de grimper dessus.

Puis, la tête en bas, les pieds au plafond, il l'admire longuement.

— Ça me retourne de la voir comme ça. Elle n'est plus aussi maigre qu'avant !

— Hum.

— Euh... je veux dire mince. Elle n'est plus aussi mince que dans mon jeune temps, corrige rapidement Zak avant de reprendre sa place entre ciel et terre près de moi.

La courte visite de mon chez-moi se termine par un bref aperçu de ma chambre... en désordre. Je rage : je pensais l'avoir coupée au montage !

— C'est tout ? demande Zak. C'est gentil de m'avoir permis d'entrer ainsi dans ton univers et...

L'enregistrement vidéo reprend. Il comprend à mon regard qu'il doit y prêter

attention et arrêter de parler tout le temps, bon !

J'ignore si c'est une bonne idée, Zak, mais notre promenade se poursuit ailleurs. J'espère qu'elle te plaira.

Mon cœur se met à battre plus rapidement. Et si je m'étais trompée... Je ne regarde plus l'écran, mais la réaction de



mon ami Zak lorsqu'il retrouve sa maison aujourd'hui en vidéo. Sa mâchoire inférieure tend vers le bas, ses yeux s'écarquillent. Pour un peu, je me demande s'il n'a pas arrêté de respirer.

— Mais... mais... c'est ma maison ! Elle n'a presque pas changé !

Il met sa main sur sa bouche entrouverte, puis il caresse son menton sur lequel ne poussera jamais de barbe. Chaque pièce de la maison suscite une

exclamation de joie. Quand la caméra montre la chambre de ses parents, il soupire à fendre l'âme. Une larme, discrètement, descend sur sa joue lorsque l'on pénètre dans sa chambre. J'ai le cœur qui chavire. Lui aussi, je pense.

— Qui est cette dame ? parvient-il à demander lorsque la propriétaire de la maison passe devant la caméra.

— Elle a acheté la maison après le décès de tes parents. Elle a un jeune garçon de onze ans.

Souriant, la dame envoie la main et dit à la caméra :

Salut, Zak !

— C'est le nom que j'ai donné à ma caméra. Je veux que les gens lui disent bonjour, dis-je tant bien que mal, en reniflant sans cesse et en tentant de cacher mes pleurs.

L'enregistrement se termine ainsi sur cette salutation amicale.

— Voilà...

— Patricia... C'est le plus beau cadeau dont je pouvais rêver, lance Zak, toujours aussi ému.

Je lui tends la main. Il avance la sienne pour la serrer et y trouve... la photographie.

— La dame l'avait chez elle. Elle me l'a donnée. C'est pour toi.

Il la regarde.

— Papa, maman, murmure-t-il, fermant les yeux et serrant la photographie contre son cœur.

Je ne trouve qu'une chose à lui dire :

— Je vais le dénicher, ton livre, Zak.
Je te le promets !

Chapitre 14



Des chiffres et des livres

Patricia... Téléphone ! me
crie maman.

Qui peut bien appeler à une heure si matinale, un samedi matin ? Il n'est que 11 heures après tout et je n'ai même pas encore pris mon petit déjeuner.

— Allô? dis-je d'une voix endormie.

— Bonjour Patricia. C'est Aurèle Côté de *Recyclo-Livres*...

Je mets un temps à comprendre... Aurèle Côté... Le nom ne me dit rien. Je préviens maman.

— Maman ! Y'a un homme au téléphone que je ne connais paaaaaaaas !

J'entends l'homme protester à l'autre bout du fil pendant que maman arrive :

— Mais oui, tu me connais. La librairie des livres usagés.

Je prête une oreille plus attentive et comprends soudainement :

— Oui ! Enfin, vous...

Clic !

Ma mère vient de m'enlever le téléphone des mains et de raccrocher. Avant même d'avoir pu protester, le téléphone sonne à nouveau. Je veux m'emparer de l'appareil, mais ma mère, plus grande que moi, plus rapide et plus réveillée, répond durement :

— Le prochain appel que vous allez recevoir, c'est la police, monsieur ! J'ai un afficheur et je sais où vous rejoindre et je...

Elle jette un coup d'œil sur l'afficheur et elle lit : *Recyclo-Livres*. Je tape du pied d'impatience. Avec un rire gêné, elle me tend le combiné non sans s'être confondue en excuses.

Bondissant d'excitation, je hurle :

— Vous avez des nouvelles de mon livre d'arithmétique ?

— J'en ai une bonne et une mauvaise. Par laquelle veux-tu que je commence ?

— Euh... La bonne ! Non, la mauvaise ! Attendez... Ah, puis, la mauvaise. J'aime quand ça finit bien.

L'homme au long nez de la boutique de livres usagés me raconte que ses bénévoles ont terminé le classement des piles de livres au sous-sol. Le livre que j'espérais tant n'est pas passé entre leurs mains, encore moins sous leurs yeux, malgré leurs recherches. Je pousse un long soupir de déception. Je lance un regard noir à ma mère pour s'être débarrassée de son livre au début de l'année.

— J'étais aussi déçu que toi, me dit-il.

— Impossible, dis-je en marmonnant.

— J'ai essayé d'autres choses, reprend M. Côté. J'ai affiché ta demande à mon tableau de livres recherchés, avec la mention **URGENT BESOIN**, en grosses lettres noires.

— Et puis..., dis-je, sentant l'enthousiasme me gagner à nouveau.

— Ça n'a rien donné, annonce-t-il.

— Mais ce sont deux mauvaises nouvelles de suite !

— La bonne s'en vient, Patricia. Je compte plusieurs amis bouquinistes au pays, qui font le même métier que moi, je te le rappelle. Je leur ai donc envoyé des courriels.

— Toujours avec la mention **URGENT BESOIN?**

— Avec la mention **MÉGA URGENT BESOIN...** Tu sais où se trouve Vancouver ?

Je maîtrise un élan d'impatience. Comme si c'était le temps d'un cours de géographie. Ce n'est surtout pas ma matière.

— Au Nouveau-Brunswick ?

— Mais non, Patricia. C'est en Colombie-Britannique, à des milliers de kilomètres d'ici. Et devine ce que mon copain avait dans ses rayons ?

J'ai un gros point d'exclamation écrit dans mon visage. Ma mère s'en est aperçue. Je raccroche violemment le téléphone et je crie :

— Viiiiiiiiite... Chez *Recyclo-Livres!*



C'est quand on est pressé que l'école finisse que les secondes deviennent des minutes et les minutes des heures. Je n'ai pas été à la récréation de l'après-midi, de peur que Zak fouille dans mes affaires. Ma torture cesse lorsque la cloche sonne. Les enfants se précipitent vers la sortie. Il y a bien Thomas Masse, l'abruti, qui me jette un coup d'œil mauvais. Je lui fais :

— Bouh !

Et il déguerpit... Je n'ai plus peur de lui. Je sais que je peux compter sur Françoise s'il m'embête vraiment à nouveau.

Quand ma professeure quitte la classe à son tour, je peux enfin pousser un ouf de soulagement !

— Salut Patricia !

La voix vient d'au-dessus de ma tête. Zak paraît collé au plafond. Vêtu de noir des pieds jusqu'au cou, il marche la tête en bas comme une mouche sans ailes.

— Tu descends de là ou je vais chercher ma tapette à mouches ? dis-je en riant.

— Ce ne sera pas nécessaire.

Passant du noir au brun, il se laisse tomber en zigzaguant doucement comme une feuille morte à l'automne et demeure étendu au sol.

— Ben alors, il me faudra une pelle pour te ramasser.

Il se relève aussitôt, sourire aux lèvres et... paille dans la bouche. Pas encore la bouteille de lait !

Sluuuuurp !

Zak me fait remarquer que je suis de bien belle humeur aujourd'hui.

— C'est à cause du printemps, jeune fille ?

— Nnoui. Mon ami Zak, j'ai une bonne et une mauvaise nouvelle pour toi.

— Ah, ça, je déteste ce coup-là. On ne sait jamais par laquelle des nouvelles commencer.

Je choisis pour lui : la mauvaise. Les mauvaises, en fait. Et je lui parle de ma rencontre avec le libraire au grand nez et ses premières fouilles pour mettre la main sur le livre, fouilles qui n'ont donné aucun résultat.

— Bon, et la bonne nouvelle, maintenant ?

— Que tu es impatient pour ton âge ! La bonne nouvelle, c'est... sais-tu où est située la ville de Vancouver ?

— Vancouver ? C'est sur le bord de l'océan Atlantique, je pense, non ?

— Mauvaise réponse, Zak ! Es-tu sûr que tu n'as échoué que ton examen

d'arithmétique ? Parce que t'es zéro, en géo, mon Zorro !

— J'imagine que tu le savais, toi, Patricia ?

— Certain, dis-je en mentant, heureuse que mon prénom ne soit pas Pinocchio. Vancouver, c'est en Colombie-Britannique, Zak. Et c'est là-bas, à l'autre bout du pays, que le libraire d'ici a trouvé... cela !

Je sors de mon grand sac d'école un vieux livre à la couverture déchirée et dont la reliure ne tient qu'à quelques petits papiers collants. On peut, malgré tout, y lire : *Arithmétique 6, le calcul vivant* édition 1968. C'est un livre de 252 pages.



— Patricia, tu as réussi !

Zak en est tellement excité qu'il vole d'un bout à l'autre de la pièce, le livre en main. Si je m'appelais Wendy, avec un peu de poudre magique de la fée Clochette, je pourrais l'accompagner.

Finalement, Zak se pose sur mon pupitre.. Il consulte le livre, lentement d'abord, puis rapidement. Et il éclate d'un grand rire.

— Je savais que je pouvais compter sur toi, mon amie !

La remarque m'étonne... Il m'a choisie ?

— Oui... Tu n'es pas comme les autres, Patricia. J'ai bien essayé par le passé d'établir des contacts avec des élèves, mais ils étaient tellement effrayés qu'ils me faisaient peur ! C'était... effrayant. J'en étais venu à penser que je passerais l'éternité dans cette classe. Et quand je t'ai vue pour la première fois, en septembre dernier, j'ai eu l'impression que ça fonctionnerait avec toi.

Je lui mentionne en souriant :

— Les grands esprits se rencontrent.

Maintenant que nous avons le livre en main, je lui offre naturellement mon aide pour étudier et pour résoudre les problèmes.



Des jours, je me demande où je pige des trucs semblables.

Je lui signale que ma mère m'expliquera volontiers les chapitres de la dernière étape. Ça ajoutera un autre point commun à notre relation mère-fille.

Zak a le nez plongé dans le livre. Il annonce :

— C'est de la page 174 à 224; le reste, c'est de la révision et des exercices.

Je regarde le calendrier.

— Il ne nous reste que deux mois pour passer au travers de tout ça, pendant les récréations, après les classes, tôt le matin.

Il n'y a qu'un seul autre détail à régler et auquel on n'avait pas pensé : l'examen d'arithmétique, celui de la classe de 1968. Il faudra en parler à Françoise.

— J'espère qu'elle a conservé des copies, me dit Zak. Car elle n'avait pas le livre, tu t'en souviens ?

— Je le lui demanderai, avec mes yeux de Bambi. Et puis, quelque part dans son grenier ou dans son sous-sol, elle doit garder un paquet de souvenirs de sa première année d'enseignement.

Zak est perdu dans ses pensées. Je le ramène dans le monde des vivants.

— Et je suis persuadée qu'elle ne t'a pas oublié, Zachary Trépanier !

Chapitre 15



Cinquante dollars par semaine

Je rencontre Zak au moins deux fois par semaine, toujours dans la classe. Au point que ma mère croit que je lui cache un amoureux. Pour dévier la conversation, je ramène son attention sur des problèmes d'arithmétique de l'année 1968. Avec son aide, je comprends facilement la matière des chapitres qui intéressent Zak. Des chiffres, ça demeure des chiffres, disait une grande, mais jeune sage, plus tôt dans cette histoire. Il a fallu convertir les unités de mesure du système français au système anglais. Un

mètre devient une verge (à quelques pouces près). Un kilo représente un peu plus de deux livres (plus deux onces). Courir un kilomètre, c'est presque deux fois moins épuisant qu'un mille. Et quand le thermomètre extérieur indique 80 degrés F. pour Fahrenheit, il fait chaud en Celsius !

Zak, je le constate, n'a pas la bosse des maths. Il compense par son travail et ses efforts.

Sluuuuurp !

Il a toujours sa bouteille de lait à la portée de la main. Un vrai veau !

— Ça m'aide à me concentrer, prétend-il.

Nous avons vu juste : Françoise, cette chère Françoise, possédait encore une copie de l'examen de fin d'année d'arithmétique de 1968, quelque part chez elle, bien rangée dans une boîte au sous-sol. Pour sa première année d'enseignement, elle a presque tout gardé, sauf les livres qui ne lui appartenaient pas. Elle m'a apporté la feuille d'examen ce matin.

— Mais que veux-tu faire avec cette vieille chose ? me demande-t-elle.

Je ne peux tout de même pas me servir encore du coup du travail à l'école.

— Ma mère a trouvé un vieux livre d'arithmétique de cette année-là et, pour s'amuser, elle voulait repasser l'examen de fin d'année.

Zak, quant à lui, ne désire pas voir à l'avance l'examen, qui compte une dizaine de questions.

— Je n'ai pas attendu tout ce temps pour réussir en trichant !

Bien d'accord. Je le lui remettrai pour l'examen du 17 juin, en même temps que nous.

Même en sachant les questions – et du même coup les réponses – je me dois aussi d'être juste envers Zak et ne pas orienter ses études vers les solutions précises. Malgré toute l'amitié que j'ai pour lui, il faut que Zak le fantôme puisse maîtriser sa matière.

Pour faciliter sa compréhension, Zak lit les problèmes à voix haute, ce qui donne des échanges plutôt amusants. Pour le chapitre des expressions inférieures à 1 % :

— Un tissu de laine perd $1/10$ % de sa longueur au lavage. Quelle longueur perdra une pièce de 150 verges ?

Je réponds :

— La laveuse pour y mettre cette pièce-là n'a pas encore été inventée, mon ami !

Ou bien pour la recherche d'un pourcentage plus grand que 100%:

— Marcel gagne \$50* par semaine. Louis gagne \$75. a) Quel pourcentage du salaire de Marcel représente le salaire de Louis ? b) Louis affirme qu'il gagne 50% de plus que Marcel. A-t-il raison ?

Sluuuuurp !

Je réplique :

— Il a raison de se plaindre, oui : \$50 par semaine... Et moi aussi, avec tous tes bruits de fond de bouteille.

Dans le même chapitre :

— Marie a emprunté \$90 pour acheter un manteau. Au bout de 10 mois, elle paie sa dette plus \$3 d'intérêt. À quel taux a-t-elle emprunté ces \$90 ?

À mon tour :

— Dix mois pour payer un manteau ? Qu'est-ce que ce sera pour une voiture ? Cinquante ans ?

Puisque l'on est dans les vêtements...

— Nous devons songer souvent aux dépenses que nos parents s'imposent pour nous. Le mois dernier, maman m'a habillé. Ce mois-ci, elle achète des vêtements à mes deux petits frères, Jean et Guy, et à

* À l'époque, le signe \$ se plaçait avant le nombre.

ma petite sœur, Louise. Nous allons constater que ces vêtements coûtent très cher : aussi devons-nous en prendre soin.

— D'accord pour le conseil, mais où est le problème ?

— Il arrive, dit Zak : Papa avait donné \$215 à maman pour habiller les trois enfants. Après avoir fait divers autres achats, il reste \$24.87 à maman. Combien a-t-elle dépensé en moyenne pour chacun ?

— Je ne sais pas pour maman, mais nous, Zak, on s'amuse bien et c'est vrai que ça ne coûte pas cher !

Chapitre 16



L'examen final

Nos rendez-vous clandestins sont agréables et paisibles. Zak ne cesse de m'épater avec tous ses vêtements. Son imagination est débordante. Un midi, il est apparu vêtu d'un kimono mauve ; une autre fois, il a pensé à un kilt, avec la cornemuse ; pour la première journée chaude de juin, il a porté un affreux maillot de bain multicolore qui lui descend jusqu'aux genoux, avec une camisole jaune moutarde, un bonnet de bain et le pince-nez !

Mais, pour le 17 juin, il a revêtu un beau gilet rayé bleu et blanc, un pantalon

bleu ciel, de grands bas blancs et des espadrilles tout aussi blanches. Il est très fin des années soixante.

Il est beau, Zak. Il rayonne. Je me rends compte alors que ces vêtements, pour la première fois, il n'a pas eu à les imaginer : c'est ce qu'il portait le jour de sa mort, il y a trente ans.

Je suis toujours la seule à le voir dans la classe. Il prend place au pupitre, à ma droite, vacant depuis janvier dernier après le départ de Caroline Michel pour une autre ville. Non, il ne va pas...

Sluuuuurp !

Je tousse bruyamment pour essayer d'étouffer le bruit. Zak me regarde et comprend que l'heure n'est pas à la rigolade. Sa bouteille de lait disparaît de sa main et est remplacée par un crayon.

À l'insu de tout le monde, il répond aux dix questions de l'examen d'arithmétique, version 1968. Je suis aussi la seule à l'entendre parler, quand il pose un problème :

— Monsieur Larose gagne \$64 par semaine. Après avoir donné $\frac{1}{4}$ de cette somme à sa femme pour certaines dépenses, il dépose à la banque $\frac{1}{8}$ de ce qui lui reste. Combien dépose-t-il ?

Je murmure :

— Pas grand-chose...

Ma réponse lui dessine un mince sourire dans son beau visage. L'affreux Thomas Masse me regarde du coin de l'œil. Il veut en profiter pour chercher des réponses sur ma feuille et les copier. Zak l'aperçoit et souffle très fort sur son bureau, tellement que sa feuille d'examen s'envole... par la fenêtre ouverte de la classe ! Je lui dis :

— Bouh !

Hésitant, Thomas Masse lève son bras pour attirer l'attention de notre professeure.

— Fran... Françoise... Ma feuille s'est sauvée par la fenêtre.

Les enfants éclatent de rire autour de lui.

— Toujours ton fantôme, Thomas Masse ? dit Françoise en lui remettant une nouvelle feuille d'examen.

Zak m'adresse un clin d'œil. Les élèves quittent la classe les uns après les autres. Thomas Masse est le dernier. Une fois les lieux presque déserts, Zak me tend sa feuille d'examen. Je la prends et la remets à la professeure, après la mienne.

— Voilà l'examen que ma mère a terminé. Tu... Euh, vous pouvez le corriger tout de suite ?

— Tu me vouvoies, maintenant, Patricia ? dit-elle, surprise.

— C'est parce que je te... voue, tu vois, un grand respect.

Françoise n'est pas pressée de s'en aller. Elle entame la correction de l'examen de Zak. L'enseignement, c'est sa vie. Les fins d'année la rendent mélancolique. Elle aime tellement ses élèves qu'elle les appelle souvent ses enfants.

Je suis heureuse que l'année scolaire tire à sa fin, mais triste en même temps, parce que je crois que Zak passera son examen. Il a tellement étudié qu'il ne peut échouer, tout comme il y a trente ans, j'en suis persuadée. Du même coup, il disparaîtra carrément de ma vie pour aller je ne sais trop où.

Légèrement tendu, Zak est derrière sa professeure. Il surveille la correction pardessus son épaule. Ça ne va pas aussi bien que nous le pensions : quatre mauvaises réponses pour les six premières questions. Je préfère ne plus regarder. Pour réussir, Zak doit avoir trouvé la solution aux quatre derniers problèmes. Je croise les doigts.

Au bout de ce qui me semble de longues minutes, Françoise me rend l'examen corrigé : 5 bonnes réponses sur 10... Mais... c'est 50% !!!



— Désolée, Patricia, ta maman a raté la note de passage d'une seule question, me dit-elle, plutôt intriguée.

— Mais... mais... c'est impossible, dis-je, incrédule, regardant la note inscrite au crayon rouge en haut de la page.

Mon regard se porte vers Zak. Mon ami fait pitié à voir. Assis par terre, il est anéanti. Zak le fantôme n'est plus que le reflet de lui-même.

— Allons, Patricia, ne prends pas ce résultat au sérieux. Tu réagis comme si c'était toi qui venais d'échouer, lance Françoise.

— C'est tout comme, dis-je dans un murmure.

Et si... Et si... Françoise s'était trompée en corrigeant ? Rapidement, je reprends place à mon bureau et, sur une feuille vierge, je refais l'examen de Zak, du moins les questions auxquelles il aurait mal ré-

pondu. Je sens plus que je ne remarque sa présence, maintenant à mes côtés.

— Non, ce n'est pas ça.

Presque rageusement, je relève les erreurs de Zak, une à une... J'en suis à la dernière et dixième question, c'est sa cinquième faute dans l'examen :

— En 1961, une école comptait 1,160* élèves. En 1962, il y eut une augmentation de 15% et en 1963, il y avait 356 élèves de plus qu'en 1962. Combien y avait-il d'élèves en 1963?

Sans m'en rendre compte, je l'ai lue à haute voix. Françoise va penser que je suis cinglée. Zak a inscrit le chiffre 1,690 en guise de réponse. De son crayon rouge, Françoise a tracé une barre et écrit 1,680.

Je calcule l'augmentation de 15% pour 1962: 174: je l'ajoute aux 1,160 élèves de 1961: et j'additionne à ce nombre les 356 élèves de plus pour 1963, ce qui me donne...

« Calme-toi, Patricia... Calme-toi... Mon cœur bat trop vite. Ma main tremble. Fais ta preuve, Pat... Je recommence... augmentation... ajoute... additionne... preuve... »

— Espèce de tarte !

* À l'époque, on utilisait une virgule pour marquer le millier. Aujourd'hui, on laisse un espace.

— Que dis-tu Patricia ? interroge Françoise, franchement inquiète.

— Je m'excuse, Françoise. C'est moi la tarte. Je n'arrive pas aux mêmes résultats sur un problème.

Françoise quitte son bureau et vient me rejoindre. Elle regarde rapidement mes calculs et annonce :

— Si je peux me permettre, Patricia, c'est moi la tarte ! J'ai fait une erreur à la dernière question. La réponse n'est pas 1,680 mais bien 1,690 élèves en 1963.

Françoise prend son crayon rouge et transforme la note de 5 en 6 sur 10: 60%!

— Ta mère a passé, finalement, dit-elle.

Les bras au ciel, je crie ma joie ! Je bondis dans la classe. Zak virevolte partout. Françoise secoue la tête. Elle ne comprend pas ce qui se passe, mais s'en amuse.

— L'examen n'est pas signé, remarque-t-elle en désignant l'espace vide pour le nom.

Pendant qu'elle s'affaire à ranger ses papiers, Zak s'exécute en vitesse, sans réfléchir. J'espère qu'elle ne le remarquera pas.

Spontanément, Zak me donne une bise sur la joue. J'ai senti ses lèvres. Il

prend ma main et la serre tendrement. Il est 15 heures 15. C'est l'heure des adieux. J'aurais 1968 choses à lui dire, mais je demeure sans voix, paralysée par l'émotion, à l'opposé de la peur qui a marqué notre première rencontre l'automne dernier. Il lit la peine dans mes yeux.

— Je ne t'oublierai jamais, Patricia.

— Moi non plus, Zak... Tu me feras signe ?

Je le vois pâlir, puis s'évanouir dans l'air. J'échappe deux grosses larmes. Je détourne mon regard.

— Oh ! Mon Dieu !

C'est Françoise. Elle est toute remuée, encore plus que moi. Elle pointe du doigt l'examen. Sa voix tremblote.

— Cette signature, c'est celle de Zachary ! Comment est-ce possible ?

— Euh... Zachary ? dis-je, toujours bouleversée. Qui est-ce ?

Elle ouvre un tiroir de son bureau et en sort un papier mouchoir. Elle se mouche et essuie les larmes qui perlent au coin de ses yeux. Je devrais lui en demander un pour moi.

— C'est un enfant que j'aimais beaucoup, la première année où j'ai enseigné ici. Ça fait trente ans aujourd'hui même qu'il est décédé.

Elle se lève pour aller à la fenêtre. Je l'accompagne. Elle désigne la traverse des écoliers.

— C'est là que l'accident est arrivé. Il s'appelait Zachary, mais tout le monde le surnommait Zak. Je ne l'ai jamais oublié. Chaque dernière journée d'école me ramène ce triste souvenir. J'ai tellement pleuré, Patricia, si tu savais. Des jours, j'avais l'impression qu'il se trouvait encore dans ma classe.

J'aperçois mon ami sur le trottoir face à l'école. Ses parents sont de l'autre côté de la rue et l'attendent, les bras tendus vers lui. Sans hésiter, Zak s'avance vers eux... sans regarder ! Une auto va le heurter !

— ATTENTION!!!

Zak fige sur place. Il voit le véhicule qui n'est plus qu'à quelques mètres de lui. La collision est inévitable. Le conducteur ne ralentit pas et... semble passer au travers de Zak avant de poursuivre sa route.

— Je suis encore vivant, Patricia ! me crie-t-il, aussi soulagé que moi.

Mais quelle idiote je suis !

Puis Zak se jette dans les bras de ses parents. La famille Trépanier est enfin réunie. Le papa, la maman et Zak sont auréolés de lumière. La scène m'arrache un dernier sanglot.

Zak se retourne en notre direction et nous envoie la main. Françoise le voit maintenant elle aussi. Pleurant à chaudes larmes, elle répond à son salut.

— Adieu mon ami, Zak, le fantôme.

Épilogue



— C'est bien, tout le monde... On ne bouge pas !

Le photographe a mis peu de temps à placer tous ces adultes dans une si petite classe primaire. C'est une idée de ma mère. Pour souligner les trente années de carrière de ma professeure Françoise, elle a réuni, dans son local 612, les élèves de sa première année d'enseignement. Ma mère est parvenue à retracer près d'une trentaine d'élèves de la classe de 1967-1968 pour une petite fête en l'honneur de Françoise.

En fait, c'est un peu grâce à moi, tout cela. Ma mère s'est mise à téléphoner à des anciens camarades de classe pour trouver le livre d'arithmétique que je cherchais tant. Et tous ces gens, à l'autre bout du fil,

se disaient d'accord pour des retrouvailles dans la classe de Françoise, à condition que ce ne soit pas eux qui les organisent...

Françoise est assise à son bureau, entourée de ses anciens élèves. Le photographe prend une dizaine de clichés. Pendant qu'il travaille, maman me demande d'écrire sur une feuille les noms des gens tels qu'ils apparaissent. Les voilà, dans l'ordre : à l'avant, Jacques Caron, Denise Barabé, René Poliquin, Jean Labrecque, notre professeure Françoise Fortier, Lucie Cantin, Micheline Drouin et Michelle Beauchesne : derrière, Marc Côté, Linda Lambert, Anne Blanchette, Luc Blais, Yvan Langlois, Denis Houle, Daniel Therrien, Lyne Barbin, Michel Caron, Manon Gélinas, Daniel Dusseault, Serge Lavertu, Alain Bergeron, Marie-Andrée Bolduc, Gilles Bédard, Suzanne Desharnais, Daniel Perreault, Sylvie Croteau, Denis Dubois, France Brière, Benoît Foucault, Colette de Bellefeuille et ma mère Marie Dessureault.

Ah... Voilà ! Quelqu'un s'est s'ajouté discrètement au groupe. Il a un large sourire. Il prend place à l'extrême-droite du groupe, à l'arrière, près de ma mère. Je sais qu'il peut lire sur mes lèvres :

— On ne vous attendait plus, monsieur Zachary Trépanier...

Examen de fin d'année Arithmétique 6 Calcul vivant

1. Lise et Marc présentent leur bulletin à leur père qui les récompense. Lise, qui s'est classée deuxième, reçoit \$1.25; Marc, qui est arrivé premier, reçoit \$0.30 de plus. Combien reçoivent-ils ensemble ?

Réponse :

2. Pour aider leur père aux travaux du jardin, Raymond et Pierre ont travaillé ensemble 123 heures. Pierre a travaillé 17 heures de moins que son frère. Pour les récompenser, le père leur donne \$0.25 l'heure. Combien donnera-t-il à chacun ?

Réponse :

3. Nous sommes 5 et nous prenons un repas au restaurant. Papa en prend un de \$1.75 et les 4 autres personnes, un de

\$1.45 chacun. Papa donne un pourboire de \$0.25 et paye \$0.35 de taxe. Combien coûtent ces repas ?

Réponse :

4. Un homme fume 3 paquets de cigarettes à \$0.47 chacun en 5 jours. Quelle somme économisera-t-il en un an, s'il cesse de fumer ?

Réponse :

5. Une coiffeuse reçoit, par jour, environ 25 clientes qui lui donnent en moyenne \$2.25 chacune. Chaque semaine, elle donne un salaire de \$45 à chacune de ses trois employées et elle verse \$75 pour diverses dépenses. Que lui reste-t-il au bout d'une semaine de 6 jours de travail ?

Réponse :

6. Votre père a une distance de 570 milles à parcourir en automobile. La première journée, il parcourt 195 milles ; la deuxième journée, 207 milles ; il veut terminer son voyage en 4 heures. Quelle devra être sa vitesse moyenne par heure ?

Réponse :

7. Monsieur Larose gagne \$64 par semaine. Après avoir donné $\frac{1}{4}$ de cette somme à sa femme pour certaines dépenses, il dépose à la banque $\frac{1}{8}$ de ce qui lui reste. Combien dépose-t-il ?

Réponse :

8. Une couturière a 17 verges $\frac{1}{3}$ de tissu. Elle confectionne 4 robes qui demandent chacune 3 verges $\frac{2}{3}$. Avec le reste, elle fait 2 robes de poupée. Combien de verges de tissu a-t-elle employées en moyenne pour chaque robe de poupée ?

Réponse :

9. Après avoir dépensé les $\frac{2}{5}$ de son argent, François dépose le reste à la banque, soit \$43.68. Quel était son avoir ?

Réponse :

10. En 1961, une école comptait 1,160 élèves. En 1962, il y eut une augmentation de 15% et en 1963, il y avait 356 élèves de plus qu'en 1962. Combien y avait-il d'élèves en 1963?

Réponse :

Ces questions sont tirées du livre *Arithmétique Calcul vivant, 6e année*, de Gérard Beaudy ; édition Centre de psychologie et de pédagogie, Montréal. Mes remerciements à Pierre Carisse, des Amis du patrimoine, qui a trouvé ce livre dans la collection de la bibliothèque de la Petite École du rang Cinq-Chicots, à Saint-Christophe d'Arthabaska.

Corrigé de l'examen

- Question 1 : \$ 2.80
Question 2 : Raymond, \$ 17.50, Pierre, \$13.25
Question 3 : \$8.15
Question 4 : \$102.93
Question 5 : \$127.50
Question 6 : 42 milles à l'heure
Question 7 : \$6.00
Question 8 : Une verge et un tiers
Question 9 : \$72.80
Question 10 : 1,690 élèves



Ce livre a été imprimé sur du papier Sylva enviro 100 % recyclé, traité sans chlore, accrédité Éco-Logo et fait à partir d'énergie biogaz.

Achévé d'imprimer
sur les presses de Marquis Imprimeur
en juillet 2008



« Les manifestations de Zak se poursuivent : dans la majeure partie du

temps, des objets se déplacent dans l'air ou changent d'endroit. Ce qui m'ennuie c'est que les actions de Zak se déroulent quand je suis seule ou que personne ne regarde dans ma direction... Je décide de prendre le fantôme par les cornes. Je veux le forcer à se montrer la fraise, pour de vrai, après la classe. »



Zak, le fantôme erre depuis trente ans dans la classe de Patricia. Pourquoi est-il condamné à rester dans cette école jusqu'à la fin des temps ? Patricia ne le laissera pas tomber en tout cas.

Zak, le fantôme est le 25^e roman de Alain M. Bergeron, un auteur qui aime faire de l'esprit.

LES ILLUSTRATIONS SONT DE MARTIN GONEAU

 **S** ÉDITEUR

ISBN 2-922225-83-6



9 782922 225839